

**Lola Monset – nouvelle**

**Alors, elle se souvient qu'elle est un animal**

Elle est tapie dans l'herbe, allongée sur le sol, l'avant du buste face contre terre, les coudes posés sur les feuillages. Elle ajuste la crosse du fusil sur l'épaule, pose l'index sur la détente, aligne la lunette face à l'œil droit, puis marque la position. Elle murmure quelques paroles qu'elle laisse voler dans l'air.

L'humidité de la brume matinale s'infiltre à travers son treillis. Le soleil se lève à peine, les oiseaux s'agitent dans les branches autour d'elle et lancent les premiers chants du jour. Il va faire beau ! - même si les températures ne vont pas dépasser les six ou sept degrés en ce début de mois de novembre.

Il fait froid et pourtant elle transpire.

Chaque parcelle de sa chair entre en contact avec le sol vaporeux. Son menton posé sur les feuilles poussiéreuses et détrempées, elle sent la chaleur émerger des entrailles de la terre. Un fumet aigre se répand, une haleine de réveil, acide et pâteuse. Les traces de baves des insectes rampants s'accrochent aux tissus, la mousse des arbres gorgée de rosée libère son écume - bruine et sueur se mêlent. Son souffle se fait plus tranquille, ses muscles se relâchent, sa mâchoire se détend. À sa place.

Les yeux fermés, elle se laisse embrasser par l'autour. Prête attention au moindre bruissement d'aile, à chaque froissement de branche.

La forêt n'est pas silencieuse, loin de là. Elle guette les sons de cette symphonie, identifie chaque partition. La mésange charbonnière est la première à entrer en scène, elle marque son territoire, ses notes métalliques tournoient puis tombent raides entre les feuilles mortes. À la vue de l'intruse, elle fait retentir un son qui a valeur de message d'alerte dans la forêt, avant de s'adoucir et revenir à ses chants de pur badinage. Le pinson s'en mêle, fait rouler en continu ses accents aigus et envahit l'espace. Le pouillot renchérit avec sa mélodie de flûte, puis le merle, enfin, vient supplanter tout le monde au-dessus des cimes. À sa place.

Elle chasse depuis qu'elle est enfant, c'est son père qui lui a transmis. À défaut de fils, il s'est contenté d'elle. La chasse a toujours été partout : l'armoire à fusils au fond du salon, sans clés ni protection, les balles qu'on compte et qu'on installe dans le porte-cartouche, les oiseaux morts qu'il faut plumer, vider, le fumet des peaux duveteuses qui grillent sur la gazinière, les treillis et les bottes, les effluves du cuir des étuis à fusil, les chiens excités et mal aimés dans un coin du jardin, l'odeur de sang, le goût des cervelles de grive sur sa langue, le congélateur rempli de gibiers.

Le vieux ne lui a pas tout de suite donné de fusil. D'abord, il a fallu faire le commis, courir après les chiens, récupérer les animaux touchés - les achever quand ils n'étaient pas morts -, nettoyer et ranger le matériel.

Au début, elle pleurait devant l'agonie des bêtes.

Jusqu'à cette fois. L'oiseau était petit, frêle, faible - il tenait presque entre ses doigts d'enfant. Il sentait les feuilles et le fauve, un condensé d'animal et de sang, de peur et de forêt, de vie et de mort. Le père a hurlé au loin, avant de la retrouver là, son oisillon en main. « Mais bordel tu l'as pas encore tué ce piaf ! Finis-le putain ! C'est pas possible cette gosse. » La grive a cligné des yeux lentement, la fille a passé son doigt sur sa tête, elle connaissait son rôle - prendre le minuscule cou duveteux entre ses doigts et serrer - Le vieux la scrutait l'oeil mauvais, les pulsations du cœur rugissaient dans sa main qui s'attardait encore sur les plumes imbibées de sang et de pleurs, il fallait plaire au père elle n'avait pas le choix, elle a levé les yeux au ciel comme pour appeler à l'aide, elle n'entendait plus rien que le silence des disparus, son index courait contre la peau fine de l'animal, ne trouvait pas la force, sa bouche entrouverte, les mots se bousculaient sur sa langue, il fallait parler - Ne dit-on rien aux êtres qui meurent ?

Le père lui a arraché l'oiseau des doigts, puis a fait éclater la minuscule tête contre le tronc de l'arbre le plus proche.

Depuis ce jour, elle ne pleure plus. Mais elle a appris à remercier la terre pour chaque animal tué et, chaque fois, elle se sent un peu plus appartenir au monde, comme un écho à sa propre mortalité.

Au vieux, elle a caché ses prières à la terre, gardé pour elle « ses sensibleries ». Sensibleries. C'est ce mot qu'il crachait chaque fois que les larmes montaient aux yeux.

Pas de mère, coincée dans un monde d'hommes, de cuir et de sang : sans qu'elle ne le formule vraiment, il lui a semblé trouver dans la terre un substitut à une maman. Elle s'est mise à lui parler, la cajoler. À caresser le sol pour chaque goutte de sang versé. Et puis, elle lui a promis de se nourrir de toutes les vies qu'elle prendrait.

À seize ans, elle a eu l'âge de passer le permis de chasse. La seule fille le jour de l'examen. Ils ont tous ri au moment de l'appel. Elle les a fumés aux épreuves théoriques et pratiques. Le vieux lui a offert sa première arme, un semi-automatique calibre vingt.

« La chasse c'est un sport, un sport de combat, un corps-à-corps avec la nature. » C'est ce qu'on lui a toujours dit. Elle, elle n'aime pas tuer les animaux, mais cela fait partie de la tâche. Ce qu'elle aime, c'est la traque, déployer tous les sens. Être attentive aux sons, bien sûr. Mais aussi effleurer les traces sur la terre sèche ou les herbes mouillées. Deviner les allures. Étudier les empreintes en forme de X des coussinets d'un renard en chasse et celles des petites mains à cinq doigts d'un hérisson. Suivre les quatre trous caractéristiques d'un lièvre, ou les dessins des griffes épaisses d'un blaireau. Renifler les plumes couleurs du soir d'un faisan mâle. Scruter les tâches de boues laissées sur un tronc d'arbre par un sanglier irrité. Compter les minuscules excréments d'une famille de chevreuils, ou encore défaire la pelote gonflée d'ossements d'une chouette.

Quand elle chasse, ses cellules se bousculent sous sa peau, son instinct se réveille, une force d'une puissance inconnue s'empare de son corps et de son esprit.

Elle devient lynx, cerf, aigle.

Elle adore entendre les petits Parisiens - c'est comme ça qu'on appelle n'importe quel citadin ici - Elle adore les entendre lui expliquer la vie. Ces gens enracinés dans le béton qui parlent de souffrance animale. Les mêmes qui mangent des poulets qui n'ont jamais touché terre ni même vu la lumière du jour. Ici, tout le monde a son potager, ses arbres fruitiers, ses poules et son gibier. Les gens vivent presque en autonomie alimentaire. Alors leurs discours sur le respect du vivant, ils peuvent se le bouffer avec leurs barquettes de salade en plastique. Qu'ils prennent leurs avions, qu'ils continuent à se faire leur côte de bœuf sans jamais se demander qui l'a tué ni comment, et se fassent livrer leurs Padthaï cuisinés par des gens sous payés, sans venir donner de leçon, ça serait la limite de la décence.

« Stages de développement personnel. Reconnexion à la nature. » Ils ne comprendront jamais qui ils sont tant qu'ils n'auront pas traqué. Car l'humain n'est que ça, un prédateur. Et ils pourront faire toute la gym qu'ils voudront, ils n'y changeront rien.

Elle le sent, son corps réclame la chasse et le retour à l'état sauvage.

Depuis longtemps, elle a compris que les gens se plantent de débat. Le problème, elle se dit, c'est pas la chasse.

Oui, la chasse est une pratique dangereuse. Oui, il y a des cons, des alcooliques et des incompétents qui tiennent des armes à feu, et beaucoup ne prennent pas la mesure de cet objet. Des sales histoires ici aussi. Des abrutis qui avaient trop bu et ont visé leurs chiens. D'autres dont la balle est partie sur un copain. S'ils s'entretuaient entre eux. Mais les cons aspirent à se faire connaître.

Le problème, c'est pas la chasse, ce sont les hommes. Le problème, c'est eux, qui pensent que le monde, la terre, les animaux, les femmes, la mort leur appartiennent. Donnez plutôt le fusil aux femmes, vous réglerez le problème de la chasse.

Elle ne participe pas à leurs repas, leurs apéros crasseux. Se torcher la tronche pour parler de cul et de nibards avec eux tout un dimanche après-midi, très peu pour elle. Il n'y a pas de lois qui lui interdisent vraiment d'être là et pourtant, même en 2024, une femme au milieu des connards, ça ne se fait pas.

Ça va qu'elle est la fille de Joseph, qu'ils tiennent tous en respect, ils ne la font pas trop chier. Mais de toute façon elle préfère se tenir à distance.

Elle est toujours tapie dans l'herbe. La brume s'est dissipée, le soleil est un peu monté au-dessus de sa tête. Les insectes se réveillent eux aussi petit à petit, elle les entend bourdonner près de ses oreilles.

Quand elle était enfant, c'était la mascotte. Une petite fille de dix ans à la chasse, on ne voyait pas ça tous les jours. Joseph trimballait chiens et gamine à l'arrière de son 4X4, une couverture en laine défraîchie posée sur les sièges. L'odeur des poils humides et les haleines de croquettes piquaient les yeux de la fille. Souvent elle posait sa joue sur les ventres chauds des chiens, calait son souffle sur les leurs.

Le père lui avait trouvé des bottes roses fluorescentes un peu trop grandes, qu'on la confondait pas avec une proie. Lui qui n'avait jamais eu peur de rien. Les hommes riaient : "Con de dieu, on est maquillé comme un camion volé avec ce clown". Bien la première fois qu'on voyait Joseph prioriser quelque chose au gibier.

En équipe, les chiens devant, les hommes ensuite, la fille en arrière, l'allure fière.

Et puis la mascotte a grandi, et les choses se sont compliquées. Leurs regards, leurs airs ravis. Elle aurait aimé crever les yeux de tous ceux qui lui faisaient la bise en se collant, en lui pinçant les côtes, en sortant les crocs. Ils craignaient trop son père pour oser se frotter. Elle n'avait pas peur d'eux, mais elle lisait dans leurs corps le désir du sien et ça la faisait gerber.

Les jours de chasse, la plupart partent en petites équipes de deux ou trois. Pas elle. Une solitaire. Qui veut respirer la terre sans avoir à supporter les relents anisés d'un coéquipier, ni s'entendre dire qu'elle court vite pour une femme. Elle est pas là pour se faire des potes.

C'est pas faute d'avoir tenté de rameuter des femmes, de partager sa passion avec des voisines, mais ça n'a eu aucun effet. Comme cette fois où elle en avait parlé avec Madeleine, celle qui habite au bout du chemin qui part derrière le lavoir. Elle l'aime bien Mado mais elle lui avait dit :

- Laisse donc ça aux hommes ma fille ! Si tu crois que j'ai le temps d'aller crapahuter dans les arbres ! Déjà assez de boulot comme ça, à plumer et vider.
- Donc les choses amusantes sont destinées aux hommes ?

Elle les a observées, les femmes du village, et elle s'est demandé : mais quelle passion on peut bien avoir ici quand on ne va ni à la chasse ni à la pêche ? La réponse est simple : rien, on n'a pas le temps. D'ailleurs, les femmes d'ici voient d'un mauvais œil sa présence à la chasse. Au début elles ont mis ça sur le fait que la petite n'avait plus de mère. Ça les a attendries, ça lui donnait une justification de se comporter comme un garçon. Mais quand elle a grandi et qu'elle n'a pu plus rien dissimuler du fait qu'elle était une femme, tout le monde a eu un avis sur la place de ce corps désormais débordant. À croire qu'elles ont toutes eu peur qu'on leur vole leurs hommes.

- Comme s'ils étaient des gibiers d'exception ! avait ricané la fille.
- Tu devrais arrêter ces jeux d'enfants, c'est pas comme ça qu'on fait.

Les deux femmes s'étaient réunies pour dépecer les dernières bêtes. Celles de Joseph, le père, et celles de Maurice, le mari de Madeleine. La voisine lui avait dit ça alors que le cadavre d'un lièvre pendait, accroché par les pattes arrière sur l'une des poutres de la cave. Incision dans la chair. Les doigts qui s'accrochent à la peau duveteuse. D'un côté et de l'autre, elles ont tiré, déchiré la robe, exposé le corps nu de l'animal. La voisine avait insisté :

- Pourquoi tu te maries pas ? Tu sais, ça commence à jaser au village. T'es beaucoup trop jolie pour être toute seule et traîner avec ces hommes-là.

- Mais je traîne pas avec eux ! Et puis quoi ? Il y aurait des choses réservées aux hommes, puis aux moches ?

- Ne fais pas l'idiote, tu sais très bien de quoi je parle !

Mado s'était mise à secouer le duvet de l'animal, des gouttes de sang fusaiient de part et d'autre, et une larme rouge avait atterri sur son nez.

- Quelque part, je te comprends ma fille, mais dans la vie on fait pas ce qu'on veut. Et puis je connais les hommes, ils ont tôt fait de te l'rappeler quand t'es pas à ta place.

Elle avait conclu la conversation par un sentencieux "c'est comme ça". Le fameux "c'est comme ça" qui explique tout. C'est comme ça, ça a toujours été comme ça. Et surtout que rien ne change. La fille n'avait pas répondu, elle connaissait les règles. Mais elle revenait juste de la ville. Alors qu'ils jasent, tant qu'elle pouvait respirer.

Une autre fois, alors qu'elles s'étaient lancées dans la préparation de terrines dans l'arrière- cuisine, Madeleine s'était tournée face à la fille et lui avait demandé si elle regrettait de ne pas être un homme.

- C'est plutôt à toi que je pose la question, à plumer et cuisiner des oiseaux que tu n'as même pas chassés.

- Écoute, au moins quand il est à la chasse, il me fout la paix.

La fille n'a pas posé de questions, elle savait. Elles étaient occupées à passer la chair désossée d'un faisan au hachoir. La fille a regardé ses mains imbibées d'eau de vie et de viande. Être une femme emmerdée par les connards, ou être un connard, le choix est délicat. Elle est juste pressée d'avoir les seins qui pendent et qu'on lui foute la paix à elle aussi.

Elle est toujours tapie dans l'herbe. Tout est sec et chaud maintenant autour d'elle, elle pourrait presque s'assoupir. La fille sort de sa poche un berlingot cartonné de lait concentré, déchire l'un des bords et avale un shot de glycémie pour se tenir éveillée, comme son père le faisait.

Il n'y a qu'avec lui qu'il lui arrivait de partager quelques moments de chasse. Avant qu'il ne meure. Mais elle était plus agile que lui. Plus rapide. Elle le semait sans trop d'efforts. Lui avait gagné ses faits d'armes grâce à un instinct particulier. On disait : Joseph entend les froissements d'ailes avant qu'elles ne se déplient, Joseph sent le souffle d'un lapin dissimulé dans son terrier, Joseph voit dans la courbure d'une branche l'envol d'un épervier. Mais le père vieillissait. La fille avait hérité de son flair et il supportait mal de la voir lui rafler les meilleures proies, comme cette fois où ils avaient traqué un lièvre sur des kilomètres. Joseph suivait haletant derrière. « Ça t'apprendra à fumer clope sur clope ! »

Ils perdaient le lièvre de vue, cherchaient les traces de sang de la blessure du premier tir. Les chiens étaient comme fous, hurlaient d'excitation, ils sentaient son passage. Ils l'avaient pourchassé pendant deux heures, le vieux avait fini par abdiquer. Elle était revenue une heure plus tard, brandissant l'animal. « Moi quand j'étais jeune, j'avais pas besoin de trois heures pour choper un putain de lièvre », avait grogné Joseph.

Au café le soir-même, alors que les hommes se racontaient leurs exploits, elle s'était tue. Les histoires de chasse font partie de l'héritage. L'alcool dégouline sur les mentons velus, les rires et les mots jaillissent des babines faisant des hommes-loups des héros. Ils écrivent leurs légendes, enrobent l'air et le temps de leurs empreintes.

Les femmes, parfois, écoutent. Les récits avec des armes ne sont jamais les leurs ici.

Le vieux est le meilleur conteur du village, ses débuts d'histoire embarquent tout le monde au café, même les anciens occupés à une partie de belote sur la table d'à côté. "Bam !" Les mains de Joseph

miment un fusil, son épaule recule face à l'impact, il a manqué sa cible, remet l'oiseau en joue. "Bim !" Ses yeux acerbes fixent une bête sauvage imaginaire, son œil se rétrécit devant une proie invisible, ses lèvres se pincent de concentration - la petite assemblée est hors d'haleine, suspendue au prochain tir, au prochain plomb prêt à partir dans l'air - "Boum !" La balle vole, les corps suivent sa trajectoire et vont ensemble se ficher dans la chair tendre de la bête, l'animal succombe face à sa destinée.

Puisque Joseph dans ses contes abat tout ce qui bouge.

Gagnant de l'histoire.

Maître des légendes.

Les héroïnes, elles, vivent dans l'ombre.

Elle est toujours tapie dans l'herbe. Aujourd'hui, elle est venue sans ses chiennes. Elle a élevé deux épagneuls, deux femelles, Cléo et Oda. Chez elle, il y a toujours eu ces chiens tachetés de marron. Ils ne sont pas spécialement beaux, mais ils ont le meilleur flair chez les canins. Surtout, ils tiennent bien l'arrêt. Ils gardent la position devant un gibier sans le bousiller, jusqu'à ce qu'on arrive.

Ses chiennes sont petites et agiles, comme elle. Quand elles chassent ensemble, elle se sent prise dans un tout, une équipe, chacune connectée à son instinct animal. Trois bêtes domestiquées tout à coup rendues à leur élément premier. Elles n'ont pas le même langage et pourtant, dans ces moments de traque, elles se regardent, se parlent et se suivent.

Sans chien, elle aime aussi. Plus compliqué pour aller débusquer les proies que l'on a tirées, mais elle se force parfois, pour affiner son flair. Elle passe pour une tarée ici, à chasser comme une lionne, à prendre son temps, à considérer la forêt. Surtout, elle ne tire que ce qu'elle consomme,

n'enfourne pas des dizaines d'oiseaux morts dans son congélo comme des trophées. Au village, aucun homme ne fait comme ça. Avec mesure et respect.

Elle est toujours tapie dans l'herbe. Dans sa planque, elle n'a pas bougé. Elle attend sa proie, elle sait qu'elle est au bon endroit.

La chasse vient d'ouvrir, elle était impatiente. Première saison sans son père. Mort il y a quelques mois, il était en train de pêcher. La chasse, la pêche, quand vous avez compris que vous faites partie de la chaîne alimentaire, vous ne pouvez plus vous y soustraire. Elle est un peu triste, mais elle trouve qu'il s'en sort bien. Le vieux est mort alors qu'il devait s'envoyer des gros pastis au bord de la rivière en plein cagnard. Difficile de lui souhaiter meilleure fin. Il n'y a pas eu de réanimation. Quand on a découvert son corps, ça faisait un moment que le cœur s'était arrêté.

Le plus dégueulasse ça a été le réveil des loups. Comme ça qu'elle surnomme les connards quand elle veut mettre un peu de poésie dans un monde qui en manque cruellement. Elle préfère de loin les animaux aux hommes du village, et ce n'est pas faire honneur aux loups que de les comparer à ces êtres vils et sans grâce. Ils n'attendaient que ça, la chute du maître pour prendre la tête du groupe. Le bled est petit, et ici, les hommes vivent encore comme s'ils régissaient le monde, ou à défaut du monde, le village. Il y a un maire, bien sûr, mais c'est plus fort que la politique. Ils se tirent la bourre pour être le plus imposant, le plus respecté. Le plus connard. Son père était un connard, le chef des connards. Le roi est mort, vive le roi.

Elle ne vit encore là que pour la chasse. Qu'est-ce qu'elle irait foutre en ville ? Elle connaît, elle y a fait ses études, elle a vite déguerpi. Ici ou là-bas, elle est un ovni.

Elle pensait pouvoir trouver quelques alliés dans les amphithéâtres mais elle s'était trompée. Un jour qu'un étudiant de son cours lui donnait encore son opinion sur la chasse en brandissant l'argument du respect de la nature et du bien-être animal, elle lui a demandé :

- Tu sais faire la différence entre un pinson et une grive ?

Le garçon s'était trouvé con. Elle avait ajouté, presque sans respirer :

- Le pinson, entre dix-huit et vingt-cinq grammes, environ quinze centimètres d'envergure. Plumage coloré, bandes blanches sur les ailes, yeux marron foncé, Comme moi. C'est un être sociable, très facile à approcher. La grive, elle est plus grosse, entre soixante et soixante-quinze grammes, environ trente-cinq centimètres d'envergure. Tachetée, toujours à l'affût. Comme moi. Elle voyage de nuit par temps clair, t'emmerde pas à la chercher les jours d'orage, j'ai déjà essayé. Elle est solitaire et méfiante, très difficile à approcher, Comme moi !

Le corps de la fille s'était mis à trembler, une chaleur avait pris son ventre, elle avait hurlé :

- Comment tu peux savoir ce qui est bon pour les animaux si tu ne les connais pas ?

Comment défendre une culture que si peu connaissent mais sur laquelle tout le monde a un avis ?

Comme tout ce qu'il touche, l'homme a détourné la pratique de la chasse. Au village aujourd'hui, ce sont quelques gars en assemblée qui font mumuse avec leurs fusils face à un lâcher de gibiers. Que des abrutis fassent dégueuler leurs congélos de faisans comme le font les Petits Parisiens avec les fringues dans leurs dressings, n'a rien à voir avec la chasse. Personne ne chasse plus par nécessité, comme personne ne coud plus pour s'habiller.

Elle n'avait pas tenu plus de quelques mois en ville. Elle avait cru asphyxier. À ce compte-là, elle préfère supporter les cons en pouvant respirer à pleins poumons.

Alors, elle est revenue ici et elle a continué à chasser.

Puis le vieux est mort. Et les loups sans grâce ont hurlé.

Elle a senti le vent tourner, que le petit monde dans lequel elle vivait avait craqué, bougé de quelques centimètres. Les énergies ont changé, les gens se sont réalignés face à ce vide, cette perte d'un homme et cette nouvelle place dans la meute. L'air s'est fait plus lourd, ses chiennes ont dressé

les oreilles. La nuit, le jour, Cléo et Oda restaient aux aguets, flairaient le danger. Les arbres eux-mêmes lui paraissaient plus électriques. Les oiseaux sur son passage semblaient se taire, la terre s'assécher. Elle a vérifié la lune, les astres, les étoiles : rien n'expliquait l'ombre qui planait.

Elle est toujours tapie dans l'herbe. Elle s'est faite si petite et immobile, les animaux autour ne prêtent plus attention à elle. Ils savent qu'elle est là, mais elle ne les effraie pas. Un lièvre est passé à quelques centimètres, l'a presque frôlée. Elle n'a pas bougé. Elle n'est pas venue pour le petit gibier. C'est pourtant sa spécialité.

Quelques jours avant l'ouverture de la chasse, elle a emmené ses chiennes faire un tour de prospection. Elle voulait que les bêtes se remettent à flairer le gibier avant la reprise. Cléo et Oda étaient tendues, énervées. Aboyaient sur tout ce qui bougeait, comme décentrées. Pour la première fois de sa vie, elle ne s'est pas sentie accueillie par la forêt. Et puis, là, au milieu du bois, a surgi un loup sans élégance, sans superbe, un de ces loups sans grâce. Elle l'a reconnu, ici tout le monde se connaît. Elle a compris tout de suite qu'il n'était pas là par hasard. Qu'il était là pour elle. Elle a vu ses yeux et elle a eu envie de les crever. Les chiennes l'ont mis en arrêt, elles ont senti qu'il fallait le tirer comme du gibier. Mais elle n'était pas armée.

Lui, si.

Il portait un calibre 12.

Prédatrice.

Et proie.

Il est des jours et des êtres pour vous le rappeler.

Elle est toujours tapie dans l'herbe. La forêt est complètement réveillée maintenant et la terre a séché sous son treillis. Elle attend patiemment à l'affût, elle sait qu'elle est au bon endroit.

Elle n'est pas venue avec ses chiennes, le loup sans grâce les a tuées en même temps qu'il s'est servi son déjeuner. Il les a tirées comme des lapins, sinon elles l'auraient protégée. Cléo et Oda l'auraient empêché de la dépouiller de sa chair, de consommer son corps, de se servir dans ses entrailles comme il entasse son gibier dans son congélateur, sans qu'aucune de ces choses n'aient de valeur. Dans ce genre de bled, ce n'est pas la peine d'aller chercher la justice. Tous les hommes se connaissent et sont complices. Ils te pillent et te volent ta dignité et tout le monde considère que tu l'as cherché. Inutile d'en référer aux autorités, ce sont les mêmes qui se tartinent la gueule tous ensemble le dimanche après-midi.

Les femmes, elle savait ce qu'elles diraient : c'est comme ça.

Les paroles de Madeleine venaient cogner contre son crâne. Un jour, elle l'avait entendu murmurer : "ces choses-là c'est comme les cicatrices, ça pique sous la pluie mais on vit avec".

Ce monde n'a de justice que pour les hommes, alors elle se souvient qu'elle est un animal.

Cela fait maintenant plusieurs heures qu'elle est tapie dans les feuillages. Elle n'a pas bougé, l'œil toujours dans la lunette fixée sur son 308 Winchester, son calibre le plus adapté pour la chasse au gros gibier. Les mésanges au-dessus de sa tête s'en donnent à cœur joie.

Puis, brusquement, la symphonie s'arrête.

Elle retient sa respiration, caresse du doigt la détente.

Le loup sans grâce apparaît - elle connaît si bien son chemin, sa petite routine. Cette clairière est celle par laquelle il commence toujours sa journée lorsque la saison de la chasse est lancée.

Ses chiens sont à quelques mètres, ils ne vont pas tarder à la sentir. Elle perçoit le loup qui suit derrière, il est encore trop loin, en contrebas. Les chiens se rapprochent, la truffe au sol, ils sont sur une piste. Tout à coup, ils se mettent à l'arrêt, ils sont à trois mètres d'elle, ils ont perçu un mouvement dans les feuillages.

Elle a déjà fait ses prières à la forêt, a caressé sa terre-mère, lui a demandé pardon d'avance pour le sang versé.

Le loup se rapproche, son fusil en joue, il ne sait pas ce qui se cache derrière les herbes. Il doit encore avancer pour ne pas qu'elle manque sa cible, mais elle doit tirer avant qu'il ne la voie.

Une fraction de seconde, elle a ses yeux dans les siens.

Elle voudrait les crever.

Elle tire.

Le loup est un être majestueux, qui n'a rien de commun avec le loup sans grâce. L'homme n'est pas un loup pour l'homme, il n'est qu'un gibier.

Et la femme le chasse.